

Pour citer cet article : SLIM A., « Des crises économiques depuis la nuit des temps », *Alternatives Economiques*, Hors-série n°67, 1<sup>er</sup> trimestre 2006, pp. 48-51.

### **Les crises économiques depuis la nuit des temps**

Assen SLIM, maître de conférences aux Langues'O. Membre du Credo (ESSCA), du Roses (Paris I) et du Cemi (EHESS).

La nuit des temps ? L'expression n'est pas excessive, puisque la première crise économique identifiée date à peu près de 8 millions d'années ! Sous la pression de forces telluriques, la faille du Grand Rift se forme alors en Afrique de l'Ouest, entraînant l'apparition d'une barrière montagneuse qui arrête la pluie sur des centaines de kilomètres et provoque, à l'Ouest, une disparition rapide de la Grande forêt et de ses ressources arboricoles. C'est ce qui aurait poussé les premiers hominidés à changer de mode de vie en devenant bipèdes. Environ cinq millions d'années plus tard, la Grande Glaciation, solidifie des milliards de litres d'eau, réduit les précipitations et les niveaux des océans, entraînant des sécheresses d'une intensité extrême. Les ressources alimentaires de l'époque diminuent fortement, obligeant les hominidés à perfectionner leur outillage pour pouvoir continuer à se nourrir. On pourrait continuer à égrener une longue litanie, puisqu'on dénombre ainsi une cinquantaine de grandes crises au moins qui se sont succédé de la préhistoire à nos jours, d'une gravité plus ou moins forte. Il faut toutefois évidemment s'entendre sur le sens du mot : il y a crise et crise. Les crises économiques changent profondément de nature d'une période à l'autre, d'une société à l'autre, «chaque économie ayant les crises de sa structure», selon l'expression fameuse de l'historien Camille-Ernest Labrousse<sup>1</sup>. Les crises économiques traditionnelles étaient le plus souvent des crises de rareté. La modernité y a ajouté des crises de surproduction. Dans un cas comme dans l'autre, les crises économiques, sont cependant toujours des phénomènes étroitement liés aux structures des sociétés concernées. C'est pourquoi, leur résolution est aussi souvent un moment privilégié de remise en cause de l'organisation sociale existante.

Les crises économiques classiques avaient le plus souvent pour origine de mauvaises récoltes, d'où le nom de crises « frumentaires » qu'on utilise généralement pour les désigner, un terme dérivé de froment, nom traditionnel du blé utilisé pour l'alimentation humaine. Elles courent des premières crises préhistoriques aux crises dites «d'ancien régime» qui se manifestent dans nos contrées jusqu'au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. De nos jours, elles continuent de sévir dans de nombreux pays du sud, et notamment en Afrique subsaharienne. Un facteur «exogène» à l'économie (incident climatique, choc démographique, guerres) déclenche la crise. Cette dernière suit alors un processus assez constant : la pénurie entraîne une forte hausse des prix qui entraîne la malnutrition, qui elle-même facilite les épidémies et accroît la mortalité. Leur répétition constante au cours de l'histoire est étroitement liée à la persistance d'ordres sociaux qui avaient en commun de détourner de l'activité économique, considérée comme secondaire dans l'échelle des valeurs, le surplus de richesses produites les bonnes années au profit d'usages non productifs. Que ce soit à des fins religieuses, militaires ou à travers la consommation ostentatoire d'une petite minorité de puissants. Pour ne rien arranger, la mobilisation des intelligences était, pour les mêmes raisons, orientée elle aussi en priorité vers l'amélioration de l'art de la guerre ou l'exégèse des textes sacrés.

Ainsi, en 1709, le gel s'abat en Europe, suivi d'une sécheresse entraînant de mauvaises récoltes dans un contexte de démographie galopante et de système de transport lacunaire. Voici comment le curé de la paroisse de Castenet (France) relate la crise : « Le vin glaçait

---

<sup>1</sup> E. Labrousse, La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Révolution, Paris, 1943.

dans les caves et faisait fendre les barricades ; le pain se gelait en quelque endroit que ce fut et jusqu'au 25 février. Les noyers périrent entièrement, plusieurs chênes et quantités de pruniers et autres arbres fruitiers se séchèrent, ce qui causa une si grande disette qu'on fut obligé à Albi de tenir le blé à 14 livres le setier et d'en empêcher la sortie, les mois de mai, juin, juillet, août »<sup>2</sup>. En France, la grande famine qui en résulta fut directement à l'origine du décès de près de 10 % de la population et de la misère aiguë de la masse paysanne. Certes, la cause première d'une telle catastrophe fut bien la diminution des récoltes. Toutefois, si elle produisit des effets si désastreux, c'est parce que la majorité de la population vivait alors très pauvrement, sans provisions suffisantes pour atténuer le choc, et sans argent pour acheter de quoi faire la soudure. L'insuffisance des moyens de communication et, surtout, du stockage public de blé ou d'huile a provoqué une flambée des prix de ces biens alimentaires de base, condamnant tous ceux qui ne pouvaient y faire face. Les mauvaises récoltes ne sont donc qu'une explication partielle : elles dégénèrent en crises frumentaires seulement lorsque la pauvreté des habitants et l'absence de politiques publiques préventives sont également au rendez-vous (voir encadré sur Joseph en Egypte). L'incapacité de l'ancien Régime à juguler ces difficultés d'approvisionnement tout au long du 18ème siècle jouera un rôle majeur dans le déclenchement de la Révolution française : on se souvient du mot de Marie Antoinette enjoignant aux parisiennes de manger de la brioche si elle ne trouvaient pas de pain<sup>3</sup>.

En 1847, la production agricole s'effondrera encore suite à une série de récoltes désastreuses. Mais la revalorisation sociale de l'activité économique et l'incitation à investir les surplus dans l'amélioration des capacités de productions que fournit la révolution bourgeoise du 18ème siècle élimine progressivement ces « crises frumentaires » dans les pays développés. Elle ne supprime pas pour autant les crises économiques. Les crises « modernes » étaient déjà apparues sous l'ancien régime au fur et à mesure que se développaient les échanges marchands et se mettaient en place les circuits financiers qui permettent l'envol du crédit. La crise des tulipes de 1637 a, en particulier, marqué les esprits (voir encadré). En France c'est surtout la faillite de Law en 1720 qui constitue la première crise moderne. Dans ses *Considérations sur le numéraire et le commerce* (1705), John Law, financier écossais, vantait les vertus d'un système financier fondé sur une banque d'Etat qui émettrait une quantité de billets proportionnelle aux besoins des activités économiques (et non aux quantités d'or et d'argent en dépôt) et qui serait associée à une compagnie de commerce par actions ayant le monopole du commerce extérieur. A la mort de Louis XIV, le Régent autorise John Law à appliquer son système en France. Il fonde alors la Banque générale en 1717 (érigée en Banque royale en 1718) qui reçoit des dépôts d'argent, accorde des prêts aux commerçants et émet des billets remboursables en espèces métalliques. La même année, il crée la Compagnie d'Occident (devenue Compagnie des Indes en 1719) qui détient le monopole de tout le commerce colonial français. Au début de 1720, lorsque Law décide de réunir la Banque et la Compagnie, il déclenche un mouvement spéculatif de grande ampleur. Les actions proposées initialement à 500 livres s'arrachent à 20 000 livres. Mais les dividendes sont décevants, ce qui entame la confiance du public qui revend massivement ses actions et demande la conversion des billets de la Banque royale en or et argent. Ce que ne peut honorer la Banque du fait d'un encours en métaux précieux insuffisant par rapport aux billets en circulation.

---

<sup>2</sup> Registre de l'église paroissiale de Castenet, 1709. <<http://pedagogie.ac-toulouse.fr/histgeo/monog/albi/cralbi0.htm> >

<sup>3</sup> voir également l'arrêt historique du 13 septembre 1774 sur le commerce des grains préparé par Turgot. La libéralisation du commerce des grains n'empêchera cependant pas la Révolution. Accessible sur [www.taieb.net/auteurs/Turgot/arrets/a13091774.html](http://www.taieb.net/auteurs/Turgot/arrets/a13091774.html)

C'est la faillite. Il en résultera une méfiance durable des français à l'égard de la bourse mais les conséquences macroéconomiques demeurent limitées.

A partir du milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, ce type de crise prend cependant une toute ampleur. Elles ont désormais un impact majeur sur l'ensemble de la vie sociale et économique du fait du développement de l'activité industrielle, de la mise en place d'infrastructures reliant les marchés (routes, réseaux ferroviaires, moyens de communication), du développement du crédit et des poussées du progrès technique. Ces crises de surproduction sont toujours suivies par une période plus ou moins longue de dépression économique : les prix des biens industriels s'effondrent, un chômage de masse apparaît, le secteur bancaire est touché (du fait de la généralisation du crédit). En 1857 se produit la première grande crise de cette nature touchant l'ensemble des pays développés de l'époque. La dépression qui s'ensuit durera jusqu'en 1860. Les crises modernes naissent d'un divorce entre capacités de production et demande effective, les premières dépassant largement la seconde, ce qui engendre mévente, chômage et baisse des revenus. Ce divorce peut provenir de facteurs différents : répartition inadéquate du revenu (par exemple, les salariés étant réduits à la portion congrue, ce qui réduit ou freine les débouchés), faiblesse d'investissements jugés insuffisamment rentables par les détenteurs du capital, etc. Ces crises modernes ne sont pas moins dévastatrices que les anciennes : elles ont entraîné des cortèges de misère indicibles, à l'origine notamment de la révolte d'auteurs comme Karl Marx. Des misères beaucoup plus choquantes encore que celles liées aux crises « frumentaires » traditionnelles puisqu'elles interviennent dans un contexte de capacités de production massivement inutilisées. Elles ont parfois débouché, comme la grande crise de 1929, sur de terribles guerres, rendues plus meurtrières encore par les « progrès » de la technique militaire. Après la seconde guerre mondiale, on a cependant mis en place de puissants mécanismes pour stabiliser l'activité économique en suivant notamment les propositions de l'économiste anglais John Maynard Keynes. Grâce à une intervention massive des budgets publics quand l'économie fléchit et à une répartition des revenus par des mécanismes qui échappent de plus en plus à une logique purement marchande, limitant ainsi la baisse des salaires en cas de récession. Sans pour autant parvenir à éliminer durablement les crises : dans les années 1970, les mécanismes keynésiens entraînent l'apparition d'une « stagflation » dans la plupart des pays développés, une hausse des prix associée à une stagnation de l'économie, une nouvelle forme de crise inconnue jusque là. La libéralisation des flux financiers et commerciaux internationaux enclenchée depuis les années 80 en réponse à ces dysfonctionnements, est à son tour source de nouvelles crises en l'absence de mécanismes de stabilisation mondiaux.

En définitive, les crises économiques apparaissent donc indissociables de l'activité humaine. Elles se suivent mais ne se ressemblent cependant pas. Elles ont apporté le pire (paupérisation, mortalité, idées malthusiennes) mais aussi parfois le meilleur par les apprentissages qu'elles ont suscité. De quoi peut-être espérer que nous trouverons les moyens de surmonter les effets de la prochaine grande crise déjà annoncée : celle qu'induirait inévitablement le « réchauffement climatique ». Un type de crise qui, paradoxalement, renvoie aux toutes premières crises de l'humanité...

## **Encadré**

### **Crise et nouvelle donne**

Depuis toujours, les crises économiques, ont permis de modifier l'ordre social. Une des plus anciennes illustrations en est fournie dans la Bible avec les aventures de Joseph en Egypte : « Pharaon eut un songe... Sept vaches belles à voir et grasses de chair montèrent hors du fleuve, et se mirent à paître dans la prairie. Sept autres vaches laides à voir et maigres de chair

montèrent derrière elles hors du fleuve... Les vaches laides... mangèrent les sept vaches belles... Et Pharaon s'éveilla. Il se rendormit, et il eut un second songe. Voici, sept épis gras et beaux montèrent sur une même tige. Et sept épis maigres et brûlés par le vent d'orient poussèrent après eux. Les épis maigres engloutirent les sept épis gras et pleins... Le matin... Pharaon fit appeler Joseph... Joseph dit à Pharaon... Voici, il y aura sept années de grande abondance dans tout le pays d'Égypte. Sept années de famine viendront après elles... Que Pharaon établisse des commissaires sur le pays, pour lever un cinquième des récoltes de l'Égypte pendant les sept années d'abondance... Qu'ils fassent, sous l'autorité de Pharaon, des amas de blé, des approvisionnements dans les villes, et qu'ils en aient la garde...

Pendant les sept années de fertilité, la terre rapporta abondamment. Joseph rassembla tous les produits de ces sept années dans le pays d'Égypte... Et les sept années de famine commencèrent à venir... Quand tout le pays d'Égypte fut affamé, le peuple cria à Pharaon pour avoir du pain... Joseph ouvrit tous les lieux d'approvisionnement, et vendit du blé aux Égyptiens... Joseph recueillit tout l'argent qui se trouvait dans le pays d'Égypte et dans le pays de Canaan, contre le blé qu'on achetait ; et il fit entrer cet argent dans la maison de Pharaon. Quand l'argent... fut épuisé, tous les Égyptiens vinrent à Joseph, en disant : Donne-nous du pain !... Joseph dit : Donnez vos troupeaux, et je vous donnerai du pain... Ils amenèrent leurs troupeaux à Joseph, et Joseph leur donna du pain... Ils vinrent à Joseph l'année suivante, et lui dirent : l'argent est épuisé, et les troupeaux ont été amenés à mon seigneur... Achète-nous avec nos terres contre du pain... Joseph acheta toutes les terres de l'Égypte pour Pharaon... Et le pays devint la propriété de Pharaon. Il fit passer le peuple dans les villes, d'un bout à l'autre des frontières de l'Égypte. Joseph dit au peuple... voici pour vous de la semence, et vous pourrez ensemer le sol. A la récolte, vous donnerez un cinquième à Pharaon, et vous aurez les quatre autres parties, pour ensemer les champs, et pour vous nourrir avec vos enfants et ceux qui sont dans vos maisons... Joseph fit de cela une loi, qui a subsisté jusqu'à ce jour, et d'après laquelle un cinquième du revenu des terres de l'Égypte appartient à Pharaon ; il n'y a que les terres des prêtres qui ne soient point à Pharaon. »

G.D.

### **Pour en savoir plus**

La Genèse 41 et suivantes sur [www.biblia-cerf.com/BJ/gn.html](http://www.biblia-cerf.com/BJ/gn.html)

### **Succès politique et crise économique : la chute de la république romaine**

Les succès politiques ou militaires ne protègent guère les sociétés des crises économiques et sociales, du fait des déséquilibres nouveaux qu'ils engendrent inévitablement. La fin tumultueuse de la République romaine en est une bonne illustration. Suite aux grandes guerres de conquêtes coloniales (396, 390, 279, 264-241, 219-202, 197, 172-168), l'économie romaine voit sa structure sociale profondément modifiée. Ressources agricoles, minières, marchandises, esclaves affluent des colonies vers la République romaine et font pression sur l'économie citoyenne fondée sur l'artisanat et l'agriculture familiale. Les petits propriétaires terriens, criblés de dettes ne peuvent faire face à la concurrence des céréales d'importation qui font chuter les prix. La plupart n'ont d'autres solutions que de vendre à vil prix leurs terres et de partir vers les centres urbains. Mais dans les villes, la situation n'est pas meilleure. L'arrivée d'esclaves et de marchandises étrangères à très bas prix ruine l'activité artisanale et industrielle locale. En définitive, c'est toute la classe moyenne qui disparaît peu à peu au profit des grands propriétaires terriens, des commerçants et des spéculateurs de tous poils qui investissent des fortunes dans le commerce maritimes, les activités bancaires, etc.

La pression constante des importations est à l'origine d'une paupérisation massive de la population. Peu avant son assassinat, Tiberius Sempronius Gracchus tente vainement de rétablir la classe moyenne par une réforme agraire en 133 av. J.-C.. Cette tentative de réforme sociale en a inspiré d'autres. Le blé, initialement vendu par l'administration à la population,

est distribué gratuitement. Pour la seule année 46 av. J.-C., le ravitaillement de la population en céréales coûte 77 millions de sesterces à l'Etat. Véritable RMI avant l'heure, distribué en nature, cette assistance témoigne de l'intensité du mécontentement social qui se manifeste. Une intense lutte de pouvoir s'engage alors entre ceux qui dénoncent la crise sociale et les autres. C'est le moment où Cicéron s'exclame que : « depuis longtemps, toutes les richesses de toutes les nations sont tombées aux mains d'un petit nombre d'hommes ». Sous l'effet de la crise sociale, de la corruption et de la crainte suscitée à la fois par les invasions barbares (Cimbres, Teutons), les révoltes des esclaves (135-71 av. J.-C.) et le soulèvement des italiens (91 à 89 av. J.-C.), la République disparaît au profit d'un pouvoir autoritaire reposant sur les familles les plus riches et l'armée (Marius, Catulus, Sylla), puis de l'Empire.

A.S.

### **La crise de la tulipe (1637), une des premières crises modernes**

L'une des premières crises modernes de surproduction a encore des allures anecdotiques : elle se joue en effet autour de la production et de la commercialisation des bulbes de tulipes. Introduits en Europe un siècle plus tôt, ces bulbes font florès dans les années 1630. Ils proviennent, pour la plupart de la Méditerranée orientale et transitent par Amsterdam. Les tulipes sont très prisées par une population enthousiasmée par la nouveauté et en particulier par les monarques comme un signe de leurs statuts. Entre 1634 et 1637, la demande augmente si vite que les prix grimpent de manière exponentielle. Les gains furent tels qu'ils incitèrent les fournisseurs à produire eux-mêmes des nouveaux modèles de tulipes (vendus encore plus chers) par sélection et modification des variantes originales. En 1637, les prix atteignent des niveaux si élevés (un bulbe se négociant autour d'une somme qui correspondrait aujourd'hui à 45 000 euros courants) que la demande s'essouffle. Les prix s'effondrent entraînant la faillite de nombreux fournisseurs de tulipes. Ceux qui possèdent encore des bulbes après 1637, ne purent que les planter dans leur jardin.

A. S.

---

<sup>i</sup> Registre de l'église paroissiale de Castenet, 1709. <<http://pedagogie.ac-toulouse.fr/histgeo/monog/albi/cralbi0.htm>> (consultation du 09/11/2005)